

les écrivains à leur place

Le point de suspension

Le feutre suspendu au-dessus du cahier Mead, j'hésite à marquer le point final, parce que je sais, après trois romans, le vide qu'il dessine. Je sais que le soulagement d'avoir achevé un travail ne dure qu'un temps. Je sais que les doutes,pires que des fantômes, vont me tourmenter. Du coup, je multiplie les versions, j'étire ce temps délicieux, ce miel, et je prolonge ce moi à moi où je suis libre de rêver, de m'inventer des histoires.

Puis vient ce jour où il faut rendre le manuscrit. Je le retire de mon sac, je le tends à l'éditeur et je m'en vais, soulagé d'un poids mais plus fragile que jamais. Je suis nu devant le docteur pendant la visite médicale et une fois rhabillé, je n'ai qu'une envie : fuir, voir ailleurs si j'y suis, ne plus y songer, ne plus répondre au téléphone même si, dans le fond, je n'attends que cela, qu'il sonne enfin et que l'éditeur soit enthousiaste, qu'il oublie mes faiblesses, les horreurs que j'aperçois dès que je me relis. J'ai peur qu'il n'aime pas mes personnages, qu'il s'ennuie au fil des pages parce que je sais qu'il préfère les histoires de guerre qui se déroulent en Italie. La nuit qui a suivi le jour où j'ai remis mon manuscrit, j'ai rêvé que j'étais avec mes héros dans une salle d'attente. Je me suis levé parce qu'une voix m'appelait et j'ai lu le titre du roman inscrit en néons au-dessus de la porte qui se refermait sur mes personnages.

Je déteste l'attente des résultats parce que mon souffle, je le retiens pendant des jours. Je suis irritable. Chaque livre que je lis, je le trouve mille fois plus intéressant que le mien. Je me dis, à quoi bon cette torture ? J'ai le sentiment de ne plus avancer, de ne pas grandir, je me méfie de la sanction. Cette période de la vie d'un écrivain – un passage obligé –, je l'ai en horreur, moi, qui d'ordinaire ne suis pas de nature angoissée.

Alors, je lutte avec mes moyens. Ils sont ce qu'ils sont mais ils s'avèrent efficaces. J'écoute de la musique à toc dans le salon et je danse avec mon garçon. **Philippe Fusaro**



Voyage dans le grand loin

Cécile Philippe et puis Pascal Garnier... Triste fin d'hiver avec la disparition de ces deux écrivains à qui nous étions attachés. Cécile Philippe, en plus de ses travaux d'écrivain et théâtrale et romanesque, ses voyages et son polar – *Salut Lulu !* –, avait d'ailleurs collaboré à *Livre & Lire*. Un hommage lui sera consacré dans le prochain numéro du journal. Pascal

Tanger, ville d'Angel Vazquez, auteur de *La Chienne de vie de Juanita Narboni*. Entretien avec Selim Chérif, Prix Rhône-Alpes de la traduction 2010. (lire p.2-3)

Garnier, lui aussi, hantera bien des mémoires. Celles de ceux qui l'ont connu, qui l'ont lu. Ça fait du monde. Les lycéens de la région ne s'y étaient pas trompés, eux qui lui avaient décerné leur premier prix avec un enthousiasme touchant. C'était l'année dernière, c'était *La Théorie du panda*. *Le Grand Loin* sera donc son dernier livre (lire p.12). **L.B.**

rendez-vous

Quels prix des lycéens 2010 ?

Ce sera donc l'après-midi du 29 avril, à la MC2 de Grenoble, que l'on se rassemblera pour l'édition 2010 du Prix des lycéens et apprentis rhônalpins. 29 classes et pas loin de 1 000 élèves auront d'ici là voté pour désigner leurs lauréats. Pour le roman, ils ont dû choisir entre Stéphane Audeguy, *Nous autres* (Gallimard), Brigitte Giraud, *Une année étrangère*

(Stock), Ahmed Kalouaz, *Avec tes mains* (Le Rouergue), Iégor Gran, *Thriller* (P.O.L). Pour la bande dessinée, il fallait trancher entre Fanny Montgermont et Alcante, *Quelques jours ensemble* (Dupuis), Olivier Tallec et Jean-Christophe Camus, *Negrinha* (Gallimard), Alexandre Clérissé, *Trompe la mort*, (Dargaud) et Riff Reb's, *À bord de l'étoile Matutine* (Éditions Soleil). Des lectures toute l'année, des rencontres avec les écrivains, les dessinateurs, et un choix sans doute difficile...

premier plan /p.2-4

Prix Rhône-Alpes du livre
Les lauréats des Prix 2010 de la Région Rhône-Alpes : François Beaune, Johann Chapoutot, Selim Chérif et Jean-François Chabas.

actualités/p.5

Le polar derrière les murs
Retour sur une action « livre et lecture » menée depuis une dizaine d'années en milieu pénitentiaire. En lien avec Quais du polar, à Lyon, du 9 au 11 avril.

regard/p.10

Au travail !
Ce mois-ci, dans la chronique en texte et en image de Géraldine Kosiak, un détour par le voyage (le « vrai » et le « faux »), avec un couple littéraire improbable formé par Raymond Roussel et Hervé Guibert.



© Quais du polar



!!!!!!!!!!!!!! La Savoie, entre clichés et réalité

« Le ramoneur, la marmotte et la montagne », c'est le titre d'une exposition sur la

naissance de la Savoie française à la médiathèque de Chambéry (jusqu'au 4 sept.). Récits de voyageurs, journaux, gravures, guides touristiques, affiches publicitaires..., ce parcours est l'occasion de fêter le 150^e anniversaire du rattachement de la Savoie à la France. Il sera suivi prochainement d'une exposition virtuelle sur Lectura.fr. www.bm-chambery.fr

en + + + + + + + + +

Un rappel pour tous les professionnels du livre, l'ARALD met régulièrement en ligne des dossiers consacrés aux écrivains, éditeurs, libraires, bibliothécaires... Rapports, études, enquêtes, ces dossiers concernent tous les domaines, de l'éducation au numérique, de la diffusion-distribution à la sociologie de la lecture. Consultez-les ! www.arald.org/dossiersenligne.php

→ www.arald.org

prix rhône-alpes du livre



© Rouge Inside Éditions

entretien

La langue de la nostalgie

Selim Chérief est le traducteur de *La Chienne de vie de Juanita Narboni*, d'Angel Vazquez, un écrivain qu'il a rencontré au milieu des années 70 à Madrid. Nous l'avons surpris au téléphone dans sa demeure de Tanger, et il est sans doute de retour à Valence au moment où paraissent ces pages. La liaison était très mauvaise, mais les paroles du traducteur pleines d'une modestie et d'une chaleur dont un entretien comme celui-ci ne peut tout à fait rendre compte.



D.R.

traduction

La Chienne de vie de Juanita Narboni

d'Angel Vazquez.
Traduit de l'espagnol (tangérois)
par Selim Chérief

La Chienne de vie de Juanita Narboni est un soliloque comme l'on n'en entendra plus jamais, car Juanita s'exprime en Hakétia, l'espagnol des Séfarades marocains, mélangé à des expressions andalouses, à des phrases en français et à des mots dérivés de l'arabe ; l'espagnol que parlait à Tanger Angel Vazquez, écrivain maudit, reconnu en Espagne de son vivant mais qui serait resté ignoré en France sans les éditions Rouge Inside.

Les enjeux linguistiques de ce texte écrit dans une langue désormais perdue sont énormes. La traduction de Selim Chérief (dont il se dit qu'il était plus ou moins la seule personne susceptible de réaliser une telle prouesse), qui ne gomme jamais ce côté hybride mais l'explique par des notes d'une extrême finesse, permet au lecteur de supporter sans faiblir 346 pages de ratiocinations fantasques, mieux, d'en jouir.

Cette femme tragique et drôle, qui se parle à elle-même (« *Juani, sois sérieuse* », « *Juani, calme-toi* ») ou converse de façon imaginaire avec les personnes qu'elle rencontre au hasard de ses trajets en ville, ne parvient pas plus à donner sens à sa propre vie, ratée, qu'à en donner à l'histoire de sa ville dont le statut n'a cessé de changer au cours de la première moitié du XX^e siècle. Mais toute banale, toute futile, toute méchante qu'elle soit, Juanita parvient à faire entendre la voix de ce passé cosmopolite devenu mythique. **Catherine Goffaux-H.**

Angel Vasquez
La Chienne de vie de Juanita Narboni

Traduit de l'espagnol (tangérois)
par Selim Chérief
Rouge Inside Éditions
354 p., 20 €
ISBN 978-2-918226-00-0



Comment en êtes-vous venu à traduire ce livre d'Angel Vazquez ?

C'est simple, un ami me parlait de lui depuis très longtemps et un jour, au cours d'un repas, c'était en 1972 à Tanger, cet ami me dit : « je t'apporte quelque chose d'extraordinaire... » C'était le premier chapitre du dernier livre de Vazquez. Il avait déjà quitté Tanger à l'époque, mais cet ami le connaissait très bien. C'était Emilio Sanz de Soto, un proche de Vazquez, dont il était en quelque sorte le porte-parole, car l'écrivain était très timide et vivait caché. Emilio Sanz de Soto a toujours cru en lui, il en parlait constamment. C'est comme cela qu'un jour, en 1975, j'ai pu rencontrer Vazquez à Madrid. On ne s'est pas beaucoup vu, mais on a passé plusieurs soirées ensemble pendant une dizaine de jours. Je me suis rendu compte qu'il me faisait passer un petit examen : il m'interrogeait sur mes lectures, mes auteurs favoris... Et puis, quelque temps plus tard, j'ai reçu son livre *La vida perra de Juanita Narboni*, avec une dédicace dans laquelle il me demandait de le traduire.

Vous étiez traducteur ?

Non, j'ai étudié les lettres et les langues. J'ai traduit toute ma vie, du grec, du latin, de l'anglais... C'est pour moi un réflexe naturel. Et quand Vazquez m'a envoyé ce livre, la dédicace était presque comme un contrat de travail... C'était en 1976.

Et pourquoi ne l'avez-vous pas traduit à cette époque ?

Je l'ai lu et je dois dire que je n'ai pas vraiment tout compris... C'était un livre intéressant, unique en son genre, mais tout le monde prétendait que c'était intraduisible. Alors je ne suis pas allé plus loin, j'avais d'autres activités, la musique notamment. Ce n'est que beaucoup plus tard, quand une deuxième édition – annotée – est sortie en Espagne qu'Emilio Sanz de Soto m'a recommandé de lire cette version et de lui dire ce que je pensais des notes. C'était en 2000, et je me suis rendu compte en lisant que je traduais mentalement. Je me suis dit que si cela se faisait en moi de cette manière, il n'y avait pas de raison que je n'y arrive pas. Alors j'ai pris un papier et un crayon et j'ai travaillé chaque matin. Ensuite, j'ai montré les premières pages à Emilio qui m'a confirmé que c'était le bon chemin et qu'il fallait continuer.

Mais c'est une langue que vous parlez et que vous connaissez depuis longtemps ?

Ah ! oui. Toutes ces langues tangéroises, je suis tombé dedans quand j'étais petit, il n'y a pas de problème de ce côté-là... La seule difficulté était de rendre le mélange des langues en traduisant. Il s'agit majoritairement de français, d'espagnol et d'arabe, tout cela transformé par la négligence des Tangérois, le snobisme, les mauvaises habitudes, le besoin de s'amuser en déformant les mots. La Hakétia – le judéo-sépharade marocain –, elle, est à part. C'est une sorte de mélange noble qui est né bien plus tôt et qui faisait figure de langue idéale pour Tanger. Mais l'expérience du Tanger international n'a pas duré assez longtemps. Deux ou trois siècles de plus, et on avait une véritable langue, c'est sûr... À la base, c'est un espagnol qui vient du XV^e siècle, époque où les juifs ont été expulsés par les rois catholiques. Ils ont gardé leur langue, un espagnol ancien augmenté des mots liturgiques en hébreu correspondant aux fêtes, aux rituels ou aux concepts qui n'existaient pas. Arrivés au Maroc, ils ont eu l'idée – toute simple pour la mentalité sémitique des langues mais absolument aberrante pour le système indo-européen – de puiser dans l'arabe pour fabriquer des mots ou des verbes quand ils en avaient besoin. Ce qui fait que la Hakétia est une langue à part entière, parce qu'elle a beau venir de trois langues identifiées, elle n'est pas compréhensible si on les envisage indépendamment. Elle a réussi une synthèse originale, une synthèse évolutive et dynamique, dans laquelle on peut puiser à volonté.

Et c'est une langue que vous avez connue dès l'enfance ?

Pas dès l'enfance, mais assez tôt et un peu par hasard. En effet, l'un de mes amis vivait avec ses grands-parents, qui parlaient la Hakétia du siècle dernier car ils étaient tous deux d'âge canonique. C'était vraiment une Hakétia aux meilleures sources... Comme cela m'amusait beaucoup, je me suis documenté et j'ai commencé à comprendre la logique de cette langue.

C'est une langue qui a actuellement disparu ?

Oui, elle n'est parlée que de manière artificielle, par des gens qui se souviennent. C'est aujourd'hui une langue de la nostalgie. La société qui la pratiquait s'est dispersée dans d'autres pays. Comment cette langue pourrait-elle encore se nourrir de l'arabe puisqu'il n'est plus auprès d'elle ?

prix rhône-alpes du livre



Né en 1949, Selim Chérif grandit à Tanger avant de faire des études de lettres classiques à Nice puis de passer trois années aux Langues Orientales, à Paris, dont il est diplômé en arabe littéral, spécialisation Afrique du nord. Ensuite, il mène une carrière de musicien professionnel et de guitariste. Il vit entre Tanger et Valence. *La Chienne de vie de Juanita Narboni*, d'Angel Vazquez, est sa première traduction littéraire publiée

À ce moment-là, on sentait encore comment ça avait dû être avant. Les gens étaient toujours les mêmes. Par exemple, j'ai souvent pensé à ce que ma mère aurait dit à l'époque pour traduire les paroles de Juanita... C'est tout cela qui m'a permis de faire cette traduction, et c'est ce que Vazquez a compris en me rencontrant. Il a bien vu comment je m'exprimais, quelles expressions j'utilisais. **Propos recueillis par L. B.**

Vient de paraître, dans « La petite collection » des Éditions Rouge Inside, la traduction par Selim Chérif d'un court roman d'Angel Vazquez intitulé *La Villa d'été*.

Angel Vazquez, né à Tanger, parlait-il cette langue ?

Non, il ne la parlait pas vraiment, mais il l'avait entendue depuis la prime enfance et en avait capté le charme, qui est un peu celui de certains argots, avec une extraordinaire truculence des mots...

Pourquoi ce livre de Vazquez a-t-il marqué ses lecteurs avec autant de force ?

Parce qu'il ne ressemble à rien d'autre dans la littérature hispanophone. Personne n'avait incorporé de la Hakétia dans une œuvre. De plus, Vazquez l'a fait de façon très crue, en déballant tout sans la moindre note. Beaucoup de gens se sont sentis perdus, presque agressés, mais ça a attiré l'attention et contribué à créer une sorte de culte autour de l'œuvre. En fait, Vazquez a retranscrit ce qu'il entendait, directement, sans toujours comprendre... Il le reconnaît d'ailleurs. Et c'est normal, il faut avoir des rudiments des trois langues et connaître le « truc », en plus d'avoir une certaine mentalité qui pousse à jouer avec les mots, ce qui n'est pas facile...

Et comment avez-vous exprimé cette absolue singularité linguistique dans votre traduction ?

La Hakétia étant une langue à part entière, j'ai décidé de la laisser telle quelle, afin qu'elle ne disparaisse pas. Les expressions sont donc « en Hakétia dans le texte », avec des notes qui aident le lecteur. J'y montre autant que possible les origines, je fais une sorte d'autopsie de chacun des mots utilisés.

On a le sentiment d'une grande liberté dans cette langue...

Entre Tangérois, on pouvait à l'époque se permettre des choses absolument incompréhensibles pour le commun des mortels. On traduisait le français en espagnol, l'espagnol en français ou l'arabe en espagnol, on mélangeait tout de manière à donner des char abias... Vazquez donne un bon tableau sonore de ce que l'on entendait, mais il ne va pas jusqu'à l'absurde qui surgissait parfois au détour d'une expression. La Hakétia possède une grande puissance comique. Aujourd'hui, si l'on continue à parler cette langue avec quelques amis, cela fait partie de la nostalgie : c'est souvent beaucoup plus vivant qu'un long discours pour raconter ce qu'était la vie autrefois.

Vous êtes un musicien, Selim Chérif. Est-ce que cela vous a aidé pour la traduction ?

Non, le fait d'avoir de l'oreille peut-être, mais j'en avais aussi pour les langues... Ce qui m'a aidé c'est plutôt d'avoir eu la chance de connaître le Tanger des années 50.



François Beaune est né en 1978 à Clermont-Ferrand et vit actuellement à Lyon. Il a fondé plusieurs revues dont *Louche*, le feuilleton numérique « Les bonnes nouvelles de Jacques Dauphin » et tout récemment le fanzine collectif *Gonzo*. Il est également à l'origine du festival « Du cinéma à l'envers » proposant à des réalisateurs de concevoir leur film à partir d'affiches créées par des plasticiens. Il est l'auteur d'une pièce inédite de théâtre, *Victoria*, déjà jouée à Lyon. *Un homme louche* est son premier roman.

littérature

Un homme louche

de François Beaune

Entre fresque burlesque, conte philosophique et critique sociale François Beaune nous offre, avec *Un homme louche*, un livre tout à la fois décapant, noir, drôle et tendre. Un premier roman qui est un exploit. Ce sont les carnets intimes d'une véritable expérimentation mentale et vitale : comment voir le monde pour de vrai quand celui-ci est pris dans les images et enserré dans les circuits imprimés ? L'aventure s'avère risquée.

Dans la première partie, un adolescent surdoué et reclus dans son mal-être observe, derrière sa carapace de crasse et de hard rock, sa famille et les quatorze chalets d'un improbable lotissement. Paraître débile et repoussant lui permet de mieux disparaître et, sans être dérangé, de se livrer à sa tentative passionnée de voir, de « décapsuler le réel ».

Voyeur et voyant, l'adolescent note les exercices secrets des « superpouvoirs » qu'il développe contre l'emprise des images, de la ressemblance généralisée, de la moyenne, des magazines. Comment voir vraiment quand tout est déjà programmé, que le sésame universel est Password et que même la vérité « nous entraîne dans la machine collective » ? L'exercice de virtuose qui fait la matière du livre est la façon qu'à l'adolescent de réinterpréter au jour le jour toutes les bribes qui lui parviennent, de façon décalée avec des théories loufoques, sérieuses et

provisoires, qui ont la vertu de faire surgir une autre perspective. La drôlerie devient méthode.

La critique est mordante, mais reste traversée d'une tendresse et d'une souffrance impossibles à dire. Cet éloignement et cette solitude finissent dans une explosion qui envoie ce garçon suspect en psychiatrie.

Vingt-cinq ans plus tard, l'homme qu'il est devenu, tient de nouveau un carnet. Il a perdu femme et enfant. Toujours seul et toujours le projet de voir. Mais la démesure de l'adolescent a fait place à un homme « limité » : il ne s'agit plus de regarder de très haut mais au contraire de très près. De là l'homme qui « louche sur la surface », de biais, pour « faire apparaître l'entourage hors du cadre habituel ».

Les deux parties du livre se répondent comme les volets d'un miroir double. Maintenant le voyeur regarde de si près que le motif du « décor » disparaît,

l'œil pénètre dans les limbes de ce qui a disparu, le sans intérêt, le « sous-réel » qui est le seul réel habitable. La passion de voir et de comprendre se met à coller à l'inanité des conversations de bistrot, à la ponctuation creuse des conversations de téléphone portable dans le bus et au vide du courrier des lectrices de magazines féminins ; les dimanches se passent derrière la haie d'une maison-

jardin-piscine à jouir de la conformité de son mobilier et de son habitante avec les catalogues et les revues. Il s'agit de se tenir au plus près du décor « qui est en attente de quelque chose ».

Beckett n'est pas loin. Cette partie est la plus noire. Mais elle donne sa perspective au livre qui sans cela serait seulement une histoire d'adolescence au style assez jubilatoire. Le héros d'*Un homme louche* ne sait pas comment entrer en lien avec les autres sans se sentir dissout dans la nouvelle machine collective : le décor. Il s'épuise seul et en vain à tenter de sauver le « sous-réel ».

Ses derniers mots seront son premier appel : « Nous avons besoin qu'on s'occupe de nous ».

C'est un vrai livre sur la modernité, qui regorge de phrases formidables, rebondit d'anecdotes en anecdotes qui relancent sans cesse sa quête effrénée du réel et emportent l'adhésion du lecteur. Par-dessus tout, ce n'est pas un livre à thèse. Son écriture fait ce qu'il dit : décaler le regard et les oreilles, ramener au

détail inaperçu, jouer avec le monde. Il est éprouvant, drôle souvent, et salutaire. Change notre regard sur le monde. **Michel Boutin**



François Beaune
Un homme louche
Verticales
352 p., 20 €
ISBN 978-2-07-012603-3

prix rhône-alpes du livre

essai **Le National-socialisme et l'Antiquité**

de Johann Chapoutot

Toute révolution, et la nationale-socialiste ne fait pas exception, effectue un retour en amont pour se fonder sur plus grand qu'elle. Les peuples autant que les individus

© PUF



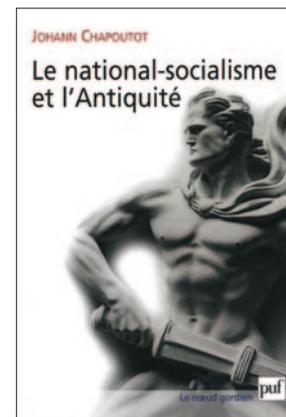
Né en 1978, Johann Chapoutot est maître de conférences à l'Université Grenoble II. Il mène des recherches résolument pluridisciplinaires, publiant en histoire comme en lettres ou en philosophie. Spécialiste d'histoire culturelle et politique, germaniste et germanophone, il s'intéresse particulièrement à l'Allemagne contemporaine, à laquelle il a consacré son travail de thèse. Enseignant et chercheur, il accorde une grande importance à la transmission des savoirs dans le cadre de ses fonctions universitaires comme dans celui, plus informel, de conférences visant un plus large public.

analyse la séduction (qui seule explique sa diffusion) d'un système de pensée qui ne se résume pas à l'obscurantisme et à la barbarie.

Daniel Bougnoux

ont besoin pour grandir d'ancêtres grandioses ; dans le cas de l'Allemagne humiliée par le traité de Versailles, la revendication de l'espace vital s'est doublée d'une annexion ou d'un détournement historique à première vue improbables, mais flatteurs : la lumière de l'Antiquité venait du nord, ce sont les Aryens blonds qui ont fait Athènes, et d'abord Sparte, puis l'Empire romain... La statuare néo-classique de Breker, les édifices de Spéeer mais aussi les Jeux Olympiques de 1936 et le transfert solennel de la flamme mettent en évidence cette filiation, relayée par les films, la propagande, mille brochures et livres de classe. Cette fable généalogique trouva des relais dans l'université et les sphères académiques ; avec quel zèle les chercheurs

déterrent des racines linguistiques, des homologues dans le plan des maisons ou des récits mythiques pour établir cette continuité ! Conforté par ce splendide roman des origines, Hitler peut se gausser d'Himmler fouillant la forêt germanique à la recherche de cruches cassées ou de casques à pointe... Il peut surtout justifier toutes les annexions : au nom de cette histoire, le Troisième Reich sera partout chez lui. Il est fascinant d'explorer dans ses ramifications la force d'attraction d'un mythe et sa provisoire irréfutabilité. À quoi pensaient Hitler et les idéologues du nazisme ? Johann Chapoutot a versé dans ce livre beaucoup d'érudition et d'audace intellectuelle. Avec rigueur, sans complaisance, il démonte et



Johann Chapoutot
Le National-socialisme et l'Antiquité

PUF
538 p., 28 €
ISBN 978-2-13-056645-8

Derniers titres parus

- *Le Meurtre de Weimar*, PUF, 2010
- *Le National-socialisme et l'Antiquité*, PUF, 2008
- *L'Âge des dictatures (1919-1945)*, PUF, 2008

jeunesse **Les Lionnes**

de Jean-François Chabas

« La mère a rampé dans les hautes herbes sèches, elle s'y est installée et elle a attendu. Les hommes commençaient à allumer leurs lampes pour la soirée. La mère n'aimait pas ces lumières aiguës qui perçaient les ténèbres et faisaient mal à ses yeux déjà habitués à l'obscurité. » Il faut attendre la quatrième phrase du récit pour comprendre sans ambiguïté que nous avons affaire à un animal (« ses pattes de devant »), la suivante pour identifier le félin (« ses moustaches [...] hérissées ») et comprendre que l'humain est un adversaire (« elle progressait vers l'ennemi »).

© François Bourru



Jean-François Chabas est né en 1967 à Neuilly-sur-Seine. Il a été métallier, bûcheron, physionomiste, vendeur de journaux... Il a vécu en Haute-Savoie, au Pays basque, en Corse, en Vendée, dans le Midi, en Normandie, et dans la Drôme... Auteur de plus de quarante romans, récompensé par une trentaine de prix, ses livres sont aujourd'hui considérés comme des classiques de la littérature jeunesse.

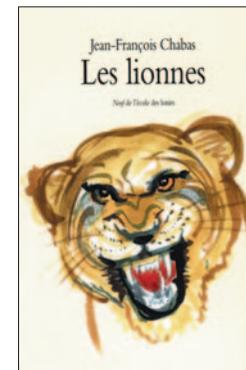
les lionnes vont venger les leurs, abandonnant la horde comme on brûle ses vaisseaux. Dans une pénombre crépusculaire, dans un air saturé de fr

grances aussi enivrantes que menaçantes, elles accomplissent leur destin héroïque. Toutes deux font corps face au danger : les hommes, les éléments, la chaleur zénithale, les pluies diluviennes, les hyènes...

Avec une écriture tranchante, simple et sèche comme un scalpel, Jean-François Chabas ose la cruauté aveuglante du drame antique qui exhibe la sauvagerie profonde de l'être, humain ou non. À la manière d'un Kipling, l'écrivain livre une fable terrible d'une bouleversante implication. Ce texte

splendide, suffocant de cette ivresse de la liberté revendiquée jusqu'à l'utopie, peut être lu très tôt (dès 9 ans) mais doit surtout l'être par tous, tant il est une leçon d'énergie et de dignité. Chabas n'indique-t-il pas en postface : « Il est bien plus terrible de vivre en hyène que de mourir en lionne ».

Philippe-Jean Catinchi



Jean-François Chabas
Les Lionnes
Neuf de L'École des loisirs
64 p., 7,50 €
ISBN 978-2-211-09348-4

Derniers titres parus

Jeunesse

- *Les Monts de l'éléphant*, École des Loisirs, 2009
- *Les Lionnes*, École des Loisirs, 2009
- *J'irai au pays des licornes*, École des Loisirs, 2009
- *Journal de Mac Lir*, École des Loisirs, 2009
- *Je suis la fille du voleur*, École des Loisirs, 2009

Adultes

- *Les Ivresses*, Calmann-Lévy, 2009

Le polar à l'intérieur et à l'extérieur

Derrière les murs

Dans le cadre de la mission de développement culturel en milieu pénitentiaire que la Direction interrégionale des services pénitentiaires (DISP) et la Direction régionale des affaires culturelles (DRAC Rhône-Alpes) lui confient, l'ARALD accompagne le dispositif « Le Polar derrière les murs », aux côtés de Savoie-Biblio, de l'association Ocre bleu et du festival Quais du polar. Coup de projecteur.

L'idée du « Polar derrière les murs » naît au début des années 2000. D'abord développée en partenariat avec La Cambuse du noir, à Valence, sous la forme d'un « coup de cœur

des détenus » décerné à un polar paru dans l'année, elle se décline différemment depuis deux ans, en lien avec Quais du Polar, à Lyon : plus de « coup de cœur », mais toujours des cercles de lectures, animés par les bibliothèques partenaires des prisons, pour préparer des rencontres avec des auteurs invités par la manifestation. Quatre romanciers (Jérôme Bucy, Dominique Manotti, Patrick Raynal, Lalie Walker) et un auteur de bande dessinée (Efix) participent à l'édition 2010. Des lots de livres alimentent le fonds polar des bibliothèques des prisons et permettent aux détenus – 70 l'an passé – de découvrir l'univers de l'auteur qu'ils rencontreront. Avec dix rendez-vous programmés dans neuf établissements pénitentiaires, sur douze en Rhône-Alpes, la demande est là. Celle d'un espace de découverte de la littérature, du métier d'écrivain, mais aussi d'expression et d'échange avec « l'extérieur ».

Cette action de développement de la lecture en détention est financée par les Services pénitentiaires d'insertion et de probation (SPIP) et le Fonds pour l'innovation artistique et culturelle en Rhône-Alpes (FIACRE). Elle s'inscrit dans le cadre d'un événement culturel qui se déroule en dehors de la prison, et c'est aussi l'un des enjeux majeurs de ce dispositif. Les rencontres organisées dans les prisons sont d'ailleurs annoncées dans le programme de Quais du polar. Un symbole, certes, puisque ces rencontres restent réservées aux détenus et ont lieu « derrière les murs », mais qui contribue à donner un sens à la démarche de ce public de lecteurs presque invisibles.

Marion Blangenais



« Le polar derrière les murs » s'inscrit dans le cadre d'un événement culturel qui se déroule en dehors de la prison... Quais du polar.



rendez-vous

Rhône-Alpes et les deux Savoie à Genève

Lors du 24^e Salon international du livre et de la presse qui se tiendra à Genève du 28 avril au 2 mai, l'ARALD, avec le soutien de la Région, présentera un stand d'une trentaine d'éditeurs de Rhône-Alpes. Sa surface globale passant de 140 à 108 m², c'est l'espace commun réservé à l'accueil qui sera légèrement réduit et non celui d'exposition des ouvrages. Après trois ans de travail avec la librairie lyonnaise Raconte-moi la terre, cette édition lance une collaboration avec l'association Libraires en Rhône-Alpes. Représentée par Marion Baudoin, sa coordinatrice, ainsi que par une équipe de libraires compétents, elle assurera la tenue du stand et la vente des livres en lien avec l'ARALD. Enfin, si le salon accueille la Suède comme invité d'honneur, il commémore également le 150^e anniversaire du rattachement de la Savoie à la France en faisant une place particulière aux Pays de Savoie : expositions, conférences, lectures... Pour l'occasion, l'ARALD collaborera avec Savoie-biblio, en charge de cette programmation. **Émilie Pellissier**
www.salondulivre.ch/fr

/ édition Aléas fait son cinéma

Notre-Dame des Turcs, c'est le titre d'un film de Carmelo Bene tourné en 1968, et c'est aussi le premier volume signé Jacques Aumont d'une nouvelle collection de cinéma intitulée « Le vif du sujet », lancée début 2010 par les éditions lyonnaises Aléas. Publiée en collaboration avec l'équipe de recherche Passages XX-XXI de l'université Lyon 2, cette collection monographique propose de revenir sur des films qui, « par invention formelle, rupture esthétique ou décision politique, ont décidé de l'histoire et de l'esthétique du cinéma. »

À paraître en avril, dans cette jolie collection petit format avec photos couleurs, un ouvrage de Pierre Sorlin sur *L'Aventura*, de Michelangelo Antonioni. **L. B.**

Jacques Aumont
Notre-Dame des Turcs (Carmelo Bene)
Aléas Cinéma, collection « Le vif du sujet »
102 p., 12 €
ISBN 978-2-84301-278-5
www.aleas.fr

rendez-vous

Une ombre sur la ville

En six ans, Quais du polar a su s'imposer comme l'un des événements incontournables dans le domaine, à Lyon et bien au-delà. « Le polar est un genre par lequel on entre facilement en littérature, il touche un large public, peut-être différent de celui des autres manifestations du livre », souligne Hélène Fischbach, responsable de la programmation. Depuis ses débuts, Quais du polar cultive avec passion l'idée de s'adresser à tous, et ce n'est pas l'imagination qui manque. Cette année, le festival mène dans la ville une enquête grandeur nature, propose un week-end cinéma autour du tueur en série, en partenariat avec l'Institut Lumière, des discussions animées par des auteurs sur certaines œuvres du musée des Beaux-Arts, une exposition aux Archives municipales sur Edmond Locard, inventeur du laboratoire de police scientifique il y a 100 ans, et une



soixantaine d'autres rendez-vous. L'an passé, 30 000 visiteurs ont fait le déplacement. Au palais du commerce, lieu central du festival, on pourra rencontrer une cinquantaine de romanciers du

noir, célèbres ou moins connus. Plus de la moitié des auteurs invités sont étrangers. Onze nationalités représentées : Russie, Afrique du Sud, USA, pays nordiques... Les Quais du polar sont polyglottes. Une autre spécificité, dont il faudra profiter du 9 au 11 avril. **M. B.**

Quais du polar du 9 au 11 avril
Palais du commerce,
place de la Bourse - Lyon 2^e
www.quaisdupolar.com

/ librairie Au bonheur des ogres noirs

Installée dans le quartier de Vaise, à Lyon, depuis plus de trois ans, la librairie Au bonheur des ogres aménage sagement son espace « polars ». Avec plus de 5 000 références, réparties entre le neuf et l'occasion, Jérôme Béziat souhaite amé-

liorer une offre qui était déjà un point fort de sa librairie et attirer une clientèle nouvelle. Classiques, nouveautés, polar français et étranger, spécimens rares de la Série noire, Au bonheur des ogres proposera des titres à tous les prix et dans toutes les collections. **L. B.**

Librairie Au bonheur des ogres
9, Grande-Rue de Vaise
69009 Lyon
www.aubonheurdesogres.com

La voix provocante et tourmentée de Pétrus Borel

C'est Pétrus Borel qui revient !

Une réédition sérieuse et bienvenue des *Rhapsodies* de Pétrus Borel, poète inclassable, épris de lyrisme et de baroque, né à Lyon et mort à Mostaganem.

« *Quand ton Pétrus ou ton Pierre / N'avait pas même une pierre / Pour se poser, l'œil tari : / Un clou sur un mur avare / Pour suspendre sa guitare : / – Tu me donnas un abri.* » Revoilà donc Pétrus Borel le lycanthrope, né à Lyon en 1809, mort à Mostaganem, Algérie, 1859. « *Étoile du sombre ciel romantique* » (selon Baudelaire), « *figure secondaire et légendaire* » de la poésie (dixit Jean-Luc Steinmetz), contemporain et ami de Hugo (Victor), Gautier (Théophile), Nerval (Gérard de) et d'autres encore, mais aussi Borel (Pétrus) l'intemporel, redécouvert par Breton et les surréalistes, peut-être aujourd'hui plus

connu pour son roman aux accents gothiques *Madame Putiphar* que pour ses poèmes. Et pourtant !

Il faut lire ou relire de toute urgence *Rhapsodies*, recueil paru en 1832 et aujourd'hui réédité en un très beau volume, sérieux et précieux comme on les aime, qui donne à entendre une voix tour à tour provocante et tourmentée, humaniste et désenchantée, lyrique et baroque. Ecoutez ceci : « *J'ai caressé la mort, riant au suicide, / Souvent et volontiers quand j'étais le plus heureux ; / De ma joie ennuyé je la trouvais aride, / J'étais las d'un beau ciel et d'un lit amoureux.* » Le début du poème pourrait se passer de commentaire. Mais pas de son titre : *Heur est malheur...* Borel est inclassable. Pétrus est incassable. Pétrus Borel est

incassable. La préface qu'il donne à ses *Rhapsodies* est un modèle de profession de foi. Parfois bonne, parfois mauvaise, comme une humeur qui déborde d'un vase au col trop serré. Les bourgeois en prennent pour leur grade et le roi du moment peut aller se rhabiller, « *Monarque* » d'un temps qui a pour légende et exergue : « *Dieu soit loué, et mes boutiques aussi !* »

On rêve du retour de Borel dans notre époque. Air frais dans nos oripeaux. Mais on ne rêve pas. Il est encore là : en chair et en mots. **Roger-Yves Roche**



Pétrus Borel
Rhapsodies
Éditions Fougereuse
172 p., 19 €
ISBN 978-2-9527483-3-9

Une nouvelle collection chez Fage Éditions

Lieu de « passage »

Les Éditions Fage vont un peu plus loin sur les chemins de traverse éditoriaux qu'elles excellent à arpenter. Une « collection particulière » voit le jour et accueille *La Dernière Chambre*, un livre beau et surprenant de Laurence Loutre-Barbier.

C'est donc une « collection particulière ». Collection littéraire, et non pas de littérature, sans rythme de parution, sans format imposé, sans maquette préétablie... Bref, une collection à l'encontre de tout ce qui, chez un éditeur, « fait » collection. Dans ce nouveau cabinet de curiosités, on trouve déjà un livre de Philippe Grand, *Sous un nœud de paroles et de choses*, et, plus récemment sorti, *La Dernière Chambre*, un ouvrage que Laurence Loutre-Barbier consacre à la chambre mortuaire, dernier lieu d'humanité avant le rien. « *Qu'est-ce qui se passe quand on est mort ?* », c'est ce qu'a cherché à savoir l'auteur, qui, pendant deux ans, a accompagné les soignants d'un



hôpital parisien dans les ultimes attentions accordées aux morts. Trace de ce passage et de ce partage, *La Dernière Chambre* est un livre composé de fragments et de quotidiens, de sensations et de peurs, de mots et de gestes, de notes et de réflexions. Dans une société qui tend de plus en plus à cacher la mort, il existe un lieu qui est « *associé à un moment où les vivants et les morts se retrouvent ensemble, où la mort existe dans un quant à soi bien réel et dans une extrême proximité à la vie.* » Ce sont ces instants de présence et de partage

entre les vivants et les morts que l'auteur cherche à saisir, mettant en avant les conditions d'humanité de ce dernier séjour. La présence nue des corps, le quotidien d'une soignante, les histoires qui se disent et se taisent à travers les visites et les deuils, Laurence Loutre-Barbier recrée une géographie sensible de la disparition et des lieux de « passage ». *La Dernière Chambre*, livre tout à la fois dérangeant et respectueux, donne une première/dernière fois la parole aux morts. **L. B.**

édition

Fougereuse, éditeur romantique

Lord Byron, Brönte, Borel..., Marie-Pierre Fougereuse voue sa vie d'éditrice aux écrivains de l'époque romantique que l'on néglige ou que l'on a quelque peu oubliés. Installée depuis 2006 à Thurins, dans les monts du lyonnais, elle n'a pas publié plus d'un livre e par an, mais chaque ouvrage est le résultat d'une rencontre avec un spécialiste et d'un travail en profondeur qui va jusqu'à la traduction. De Lord Byron (*Le Prisonnier de Chillon et Manfred*) à Pétrus Borel (une très belle édition des *Rhapsodies* qui vient de paraître – lire ci-contre), en passant par les poèmes des sœurs Brontë, Marie-Pierre Fougereuse suit avec entêtement son chemin éditorial qui traverse de loin en loin les terres romantiques, privilégiant la poésie, mais souhaitant aussi intégrer les écrits de voyage. Un travail qui s'intéresse aux œuvres romantiques jugées essentielles et qui s'appuie sur de nouvelles traductions indispensables à la redécouverte.

Pour Pétrus Borel, une exception française dans les premiers pas du catalogue, « *nous avions le sentiment qu'il n'était pas reconnu à sa juste valeur et qu'il était important de le redécouvrir* », explique l'éditrice, qui s'est intéressée de près à cet esprit révolutionnaire mais aussi à son lien avec l'ésotérisme. Pas de réédition des *Rhapsodies* depuis 1922 et le retour ici à l'orthographe originale, à l'intégralité et à l'intégrité du texte, ainsi qu'à sa présentation initiale. L'édition Fougereuse de Pétrus Borel renoue par ailleurs avec les gravures de l'édition de 1823. Tirés à cinq cents exemplaires, les ouvrages sont diffusés par les Éditions Fougereuse, qui devraient publier deux livres cette année, dont une nouvelle version des *Mélodies hébreuses* de Lord Byron. Un itinéraire romantique à suivre attentivement. **L. B.**

Éditions Fougereuse
Tél. - Fax 04 78 81 74 67
Mél. editions.fougereuse@wanadoo.fr
www.editionsfougereuse.com

Prochaines parutions dans la « collection particulière », *Dans l'étendu*, un carnet de voyage en Amérique du sud de Jean-Christophe Bailly, et le premier volume du *Bréviaire de la vie chez soi et non loin de chez soi*, de Jean-François Poirier.



Laurence Loutre-Barbier
La Dernière Chambre
Fage Éditions,
« collection particulière »
144 p., 15 €
ISBN 978-2-84975-174-9

Le roman d'un poète

D'un bloc

Les Murs, l'usine, un roman sans concession de Robert Piccamiglio au cœur du plus trivial des univers.

Suite des *Chroniques des années d'usine* pour Robert Piccamiglio. Suite et fin ? Pas sûr. « *Nous voilà de retour et les oiseaux aussi, fidèles au poste* ». Des oiseaux qui se planquent derrière les tubes fluorescents de l'atelier, des « *piafs* » dont les machines rendent le chant inaudible.

Piccamiglio ne fait pas semblant d'élaborer une intrigue dans son dernier livre, ne recycle pas ses impressions d'usine dans un roman noir. Il n'en rajoute pas. Il est un auteur assez acculé pour écrire sur « *le bon air que l'on respire gratis, au printemps* ». Quitte à ajouter « *le printemps, ça c'est une saison qui te fait monter la sève des*

couilles au cœur ». Ne lui en déplaise, Piccamiglio reste un poète, même au cœur du plus trivial des univers, de la plus laborieuse des danses macabres. Où il conseille son lecteur pour choisir les meilleures chaussures de sécurité. Où il regarde les femmes. Où il reconnaît ne pas supporter les personnes malades (fut-ce un ami de longue date que 35 années d'usine ont laissé sur le flanc). Où il crache sur le chef d'équipe, crache sur la DRH en jupon, crache sur la hiérarchie sans jamais oublier son existence. Où il laisse les paroles de « *la mère* » lui revenir en boucle.

Pas à une contradiction près, Picca' (comme le surnomment ses lecteurs fidèles) évoque l'unique héritage paternel qu'il a reçu : le goût de la solitude. Sans concession, *Les Murs, l'usine* s'achève sur une image étrangement angélique. Façon pour Piccamiglio de conserver son intégrité jusqu'au bout.

Frédéric Houdaer



Ce n'est en apparence qu'un camion

Trouver sa place

La narratrice de ce très court roman traverse une passe difficile, entre le deuil de sa mère morte brutalement et un congé de maternité qui ne se déroule « *pas comme prévu* ». Elle est venue trouver du réconfort chez son père, et tout pourrait aller pour le mieux sans ce petit grain de sable. Cette chose ridicule, et pourtant terrible. Ce camion blanc.

d'un blanc sale, plutôt dégingué, garé discrètement dans la vieille rue du Cèdre, ne gênant personne. Pour la jeune femme, c'est bien plus que cela. D'abord un agacement, puis une irritation qui monte, grandit, enfle et tourne à une sorte de rage obsessionnelle. On ne dirait rien des péripéties qu'engendre cet engrenage intérieur. Sans grands effets, mais sur un ton toujours juste, Julie Resa

déplie une histoire minuscule et profonde, où il est question de trouver sa place, et puis un jour de dire adieu à l'enfance. **Danielle Maurel**

Julie Resa
Le Camion blanc
Buchet-Chastel
90 p., 10 €
ISBN 978-2-283-02436-2



Robert Piccamiglio
Les Murs, l'usine
Éditions Alphée
224 p., 19,90 €
ISBN 978-2-7538-0544-6



Onze lettres de Lionel Bourg en forme de bilan

Revenir sur ses pas

Dernier livre de Lionel Bourg, L'Horizon partagé est constitué d'une série de lettres adressées à des proches, famille ou amis. L'occasion pour l'écrivain marcheur d'évoquer les douleurs de son passé, mais aussi, fait plus rare, les bonheurs de son présent. Entre intimité et vagabondage.

Lionel Bourg vieillit et, du point de vue de la littérature, c'est une bonne chose... Ce n'est pas que les douleurs s'estompent, mais plutôt que l'écrivain les met un peu plus à distance, les reconnaît comme de lointains parents, les contemple avec une sorte de tendresse qui glisse parfois jusqu'à la nostalgie. Mais

attention, pas d'attendrissement facile chez cet homme qui aime les rudesses de la nature et les roches qui composent le sol sur lequel il se tient et aime à marcher. Car Lionel Bourg est un marcheur. Dans les montagnes de son Forez qui flirtent avec l'Auvergne, il se laisse emporter par la force du vent, retournant à l'ivresse de l'enfance, lorsqu'il fuyait à grands pas les injustices et les silences glaçants d'une maison familiale où il eut tant de mal à trouver sa place.

La lettre à sa mère, « *Ce qui pleure en moi pour être délivré* », est d'ailleurs sans doute l'une des plus saisissantes de ce recueil. Avec son style pesé et sa phrase mouvante,

son sens du rythme et sa puissance poétique, Lionel Bourg évoque avec justesse le « *si peu* » de toute existence, la distance silencieuse de l'habitude qui règne entre les êtres, entre le fils et sa mère, l'incapacité à dire ses émotions, le refus de se savoir si fragile... « *Te regarder sans oser te prendre dans mes bras, partir et, sous la lampe, raturer cette lettre vaine, indécente, que jamais tu ne liras.* » Alors que, l'écrivain le dit avec tant de tours et de détours, de mots et de sensations, l'enfance et ses douleurs sont toujours là. Toujours.

« *Je vais, une fois de plus, revenir sur mes pas* », écrit Lionel Bourg dans sa première lettre, « *Étroite est la route* ». Oui, très étroite. Entre

les bonheurs de copains arrachés à la dureté des temps, les éclairs de poésie (Rimbaud, Villon, Breton...) de musique (Dylan, Ferré, le blues...), les rêves de voyages et de courses cyclistes avec l'ange Charly Gaul, les engagements politiques et les lendemains qui ont salement déchanté, les épreuves furent nombreuses et de toutes natures. L'écrivain les évoque toujours avec talent. S'attardant sur quelques

sourires d'enfants et quelques mots d'amour enfin lâchés, qui laissent entrevoir encore de belles ascensions. **L. B.**



Lionel Bourg
L'Horizon partagé
Quidam Éditeur
Collection « Made in Europe »
188 p., 16 €
ISBN 978-2-915018-43-1

La loi du silence

Avec Sébastien, Jean-Pierre Spilmont donne un court roman sur l'enfance blessée, les résonances de l'histoire et les secrets de famille. Un texte bref, ciselé comme un diamant, hanté par le silence et les non-dits.

Qui est donc cet homme, nommé Bourgoïn, qui interroge le jeune Sébastien Lefrançois ? Que lui reproche-t-il, au juste ? Quel crime le jeune Sébastien a-t-il commis pour être traité ainsi ? Au fil de l'interrogatoire, le jeune homme de 13 ans revient, en flash-back, sur une enfance meurtrie – la sienne. Le désamour de ses parents qui, sous prétexte d'échec scolaire, le placent aux Étangs, un établissement spécialisé pour les enfants en difficulté. La vie quotidienne dans ce centre où la violence et la solitude font figure de compagnons de route. L'amitié salvatrice avec Dubochel, le grand frère aux Gitanes mais.

Les premiers émois du « vert paradis des amours enfantines » provoqués par une enseignante et une pensionnaire. Mais aussi les bouffées d'oxygène que représentent les week-ends chez les grands-parents, le lien affectif avec le grand-père, la méfiance du petit village de campagne où les fils de bourgeois ne cessent de provoquer Sébastien, jusqu'à le faire sortir de sa silencieuse réserve... Ils sont nombreux, les romanciers qui ont tenté de regarder le monde à hauteur d'enfant. Jean-Pierre



des intolérances, l'incompréhension du monde et la marginalité des mal-aimés. Un silence que le grand-père adoré finira lui aussi par briser, révélant à Sébastien ses propres douleurs et ses propres non-dits. C'est ceux de la Guerre d'Algérie, durant laquelle cet être profondément aimant a commis des actes irréparables que son mutisme intégral n'a pas réussi à effacer. Entre douleurs intimes et souffrances collectives, failles familiales et faillites historiques, Jean-Pierre Spilmont donne un roman bouleversant, animé par

une langue resserrée jusqu'à l'os. Peut-être le plus beau livre de ce poète aux mille visages. **Yann Nicol**



Jean-Pierre Spilmont Sébastien
La Fosse aux ours
139 p., 16 €
ISBN 978-2-35707-010-3

Spilmont y parvient avec beaucoup de grâce et d'élégance, donnant à la voix de Sébastien un mélange de naïveté et de lucidité d'une très grande justesse. À travers les mots – rares – de ce jeune homme silencieux, le romancier dit les traumatismes de l'enfance, la violence



© Carnets Nord

Rhapsodie indienne

Pondichéry-Goa, dernier livre de Franck Pavloff, nous emmène au cœur d'une Inde inattendue, scrutée avec humour et perspicacité.

On le sait grâce à ses romans, Franck Pavloff est d'humeur vagabonde, et même voyageuse. Non par goût de l'exotisme mais parce qu'il aime confronter sa prose à des terres et des hommes lointains, traquer la différence pour mieux s'en rapprocher, afin de la saisir *in vivo*. C'est cet état d'esprit qui l'a conduit en Inde, avec pour seul viatique un carnet à spirales et un appareil photo. Mais une fois débarqué, il tourne le dos aux grandes villes et se donne pour mission d'« épilucher les strates des sociétés de Pondichéry et de Goa où l'Occident chrétien a fait ses premières incursions en Inde islamo-hindouiste, [...] relever couche par couche l'alliage des civilisations et des religions qui se sont affrontées sans parvenir à s'éliminer ». De là découlent des observations amusées et admiratives. C'est la partie qui ressortit au journal de voyage

traditionnel. Elle est admirablement menée, mais l'écrivain ne s'en contente pas. Le carnet de bord devient alors journal intime. À partir de ces notations sur différents quartiers de Pondichéry, sur les routes et chemins de traverse qu'il emprunte ou encore sur la société « idéale » d'Auroville et les raves « extasiées » de Goa, il construit une réflexion plus vaste, plus ambitieuse. Et Franck Pavloff convoque à cette fin ses connaissances historiques, ce qui renforce la pertinence du propos. Sans compter qu'il sait aussi passer de la réflexion à l'évocation de souvenirs et de notes de lectures. Le tout est savamment mêlé dans une phrase qui se déploie au fur et à mesure que sont restituées les sensations et les pensées. **Nicolas**

Blondeau



Franck Pavloff Pondichéry-Goa
Éditions Carnets Nord
248 p., 17 €
ISBN 978-2-35536-037-4

Un papillon sans filet

On a déjà dit beaucoup de bien des premiers volumes des éditions Alphabet de l'espace, qui proposent des ouvrages composites puisqu'on y retrouve systématiquement un texte littéraire accompagné d'un DVD. Dans le cas de *Territoire d'un papillon*, le recueil de nouvelles de Dominique Sampiero est complété par un DVD comprenant les lectures de ces textes par le grand Jacques Bonnaffé (mais aussi par Élodie Guizard), une interview de l'auteur (dans lequel il évoque notamment la question du pseudonyme, de l'artiste et de l'artisan, du regard et du territoire de l'écrivain), ainsi qu'un bêtisier et un court-métrage. Autant de clés pour pénétrer le territoire poétique de Dominique Sampiero, qui excelle à dire les états d'âme les plus insaisissables de la nature humaine. **Y.N.**

Dominique Sampiero Territoire du papillon
Alphabet de l'espace
142 p., 22 €
ISBN 978-2-917145-04-3

rendez-vous

Lire et rencontrer Jean Rouaud

C'est à l'occasion de la parution, aux Presses universitaires de Lyon, de *Lire Rouaud*, ouvrage collectif dirigé par Hélène Bathy-

Delalande et Jean-Yves Debrueille, que l'écrivain sera à la médiathèque du Bachut, Lyon 8^e, pour une rencontre lecture le 6 avril à 18h30. Jean Rouaud évoquera ses derniers livres et lira des extraits d'un texte à paraître intitulé *L'Évangile selon moi*.

www.bm-lyon.fr
<http://presses.univ-lyon2.fr>

Dans le blanc de la rage

En littérature, Jean-Noël Blanc est un auteur précieux ; il réussirait presque à nous convaincre que l'écriture est un jeu d'enfant, si derrière chaque phrase, on ne vérifiait pas le charme



© C. Hélie / Gallimard

discret d'un expert du style. En outre, en bon tacticien de la nouvelle, il sait composer son recueil : six nouvelles dont quatre, « courtes et nerveuses », et deux « travaillées sur la longueur » pour « mettre en œuvre des techniques » qu'il voulait « expérimenter depuis longtemps » (« Fugue en mineur », « Petite Colombe »). Et effectivement, on retiendra tout particulièrement l'histoire et l'atmosphère de ces deux nouvelles-laboratoires, même si, au final, quelles que soient les contraintes que l'auteur aime à se donner, chacune a sa couleur : la couleur de la rage de vivre...

Anne-Laure Cognet



Jean-Noël Blanc
La Couleur de la rage
Gallimard Jeunesse,
collection « Scripto »
192 p., 8,50 €
ISBN 978-2-07-062 863-6

à propos

Définition d'une anti-littérature pour la jeunesse

« Prendre un adolescent moyen (une adolescente tout aussi bien). Mettre à frire par ailleurs, au choix, une guerre, un nid de racistes ou un adulte vicieux. Plonger brusquement le héros dans cette friture. Laisser cuire jusqu'à la formation de cloques sur l'épiderme. Mettre à sécher le héros sur un essuie-tout qu'on aura préalablement imbibé

de morale (ne pas lésiner sur l'ingrédient ; on utilisera de préférence une bonne morale civique garantie pur jus). Réserver le héros. Préparer hors du feu une sauce à la Grévisse (sujet, verbe, complément, toujours dans l'ordre, et quelques adjectifs choisis). La relever de plusieurs tours de clichés. Napper alors généreusement le héros, servitiède et sans humour. »

« Littérature pour la jeunesse ou littérature ? » par Jean-Noël Blanc, **texte en ligne sur son site.**
<http://jeannoelblanc.e-monsite.com>

Havre d'angoisse

Il est parfois difficile d'abandonner ses personnages : Sylvie Deshors en a fait l'expérience, décidant de repartir pour un nouveau roman avec Agathe, l'héroïne de *Mon Amour Kalachnikov* (Le Rouergue, 2008). Même musicalité de l'écrivain, même fluidité des émotions, même subtilité à peindre un monde changeant et inquiet. Car, à nouveau, Sylvie Deshors excelle à se glisser dans la peau d'une ville – ici, le Havre – et à confronter ses personnages aux limites de l'espace comme à leurs frontières intimes. Un regret toutefois :

l'enquête, lorsqu'elle est menée par La Tortue – l'inspecteur qui veille sur Agathe – se dilue sur les routes du Sud sans apporter à la fiction un petit tour d'érou supplémentaire ; les explications psychologiques pèsent alors plus lourd. Reste le clin d'œil à Saint-Paul-Trois-Châteaux – le commissariat d'étape ! –, où Sylvie Deshors était en résidence d'écriture, l'an passé. **A.-L.C.**



Sylvie Deshors
Fuite en mineur
Le Rouergue, collection
« DoAdo noir »
235 p., 11 €
ISBN 978-2-81260093-7

L'écriture de l'extrême

Des pas dans la neige est le récit d'un voyage de jeunesse, réalisé au début des années 90, aux confins du Pakistan, par Érik L'Homme, son frère et Jordi Mangrener, un zoologiste espagnol. Leur quête : le barmanou, cet homme sauvage, proche – dans les témoignages recueillis – du Néandertalien ou de l'homme pongoïde.

Pour le moins, ce récit est touchant autant que troublant. Touchant parce que L'Homme se met à nu. Troublant parce qu'on voudrait y croire, plus encore qu'à une fiction. Et quelle jubilation de suivre un auteur dans un autre registre que celui des mondes imaginaires

qu'on lui connaît...

Mais au-delà de la quête, ce qui fascine dans ce texte, c'est la force du voyage initiatique, terreau, on le sent bien, de toutes les expériences littéraires qui suivront. On comprend mieux alors dans quels territoires extrêmes naissent ses personnages, doubles fragiles d'un auteur – lui-même – héroïque. Et on se réjouit que le barmanou courre toujours ! **A.-L.C.**



Érik L'Homme
Des pas dans la neige : aventures au Pakistan
Gallimard Jeunesse,
collection « Scripto »
200 p., 9 €
ISBN 978-2-070629-43-5

nouveautés des éditeurs

L'ACT MEM

Léger mieux

de Soshana Rappaport
Ce premier livre s'attache à décrypter les destins de trois femmes écrivains : Virginia Woolf, Sylvia Plath et Marina Tsvetaïeva.

124 p., 17 €
ISBN 978-2-35513-051-9

ÉDITIONS DU CROQUANT

Histoires de lecteurs
de Gérard Mauger ; Claude Poliak ; Bernard Pudal
Ces histoires, qui mettent en rapport les « trajectoires

biographiques » des lecteurs enquêtés et le contenu de leurs bibliothèques, susciteront sans nul doute des identifications ou des oppositions de la part de leurs propres lecteurs.

539 p., 32 €
ISBN 978-2-914968-66-9

ÉDITIONS DU LAMPION

Pieds de fables à quatre mains (Tome III)

collectif ; Marie Capriata, ill.
Ce tome clôt une série engagée en 2008,

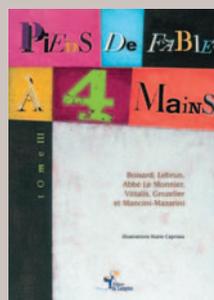
constituant une riche anthologie des fables françaises des XVIII^e-XIX^e siècles, qui choisit d'éviter les plus connues d'entre elles, celles de La Fontaine.

128 p., 19,90 €
ISBN 978-2-919776-09-8

LIEUX DITS

Histoire d'avant de Frédérique Berne-Audéoud

L'auteur, à la fois médecin et photographe, s'est plongé dans un service de réanimation néonatale pour en rapporter des visions



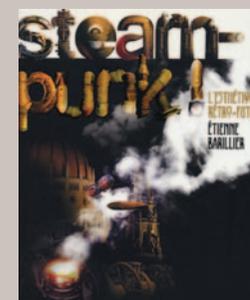
déliçates et des entretiens variés. Au plus près de ces tout petits êtres qui vivent l'épreuve de la prématurité entourés d'une machinerie technique effrayante, son regard rend leur humanité sans dramatiser leur situation.

128 p., 25 €
ISBN 978-2-914528-78-7

LES MOUTONS ÉLECTRIQUES

Steampunk : L'Esthétique rétro-futur d'Étienne Barillier

Inventé pour qualifier un genre de la littérature de science-fiction dont l'action se déroule dans l'atmosphère de la société industrielle du XIX^e siècle, le terme « steampunk » (littéralement « punk à vapeur ») fait référence à l'utilisation massive des machines à vapeur durant cette période. Cet ouvrage montre comment, sorti de la sphère de la littérature, ce genre s'est



étendu à des domaines tels que les adaptations cinématographiques, la bande dessinée ou les jeux vidéo, jusqu'à devenir une culture à part entière.

collection *La Bibliothèque des miroirs*
356 p., 25 €
ISBN 978-2-915793-90-1

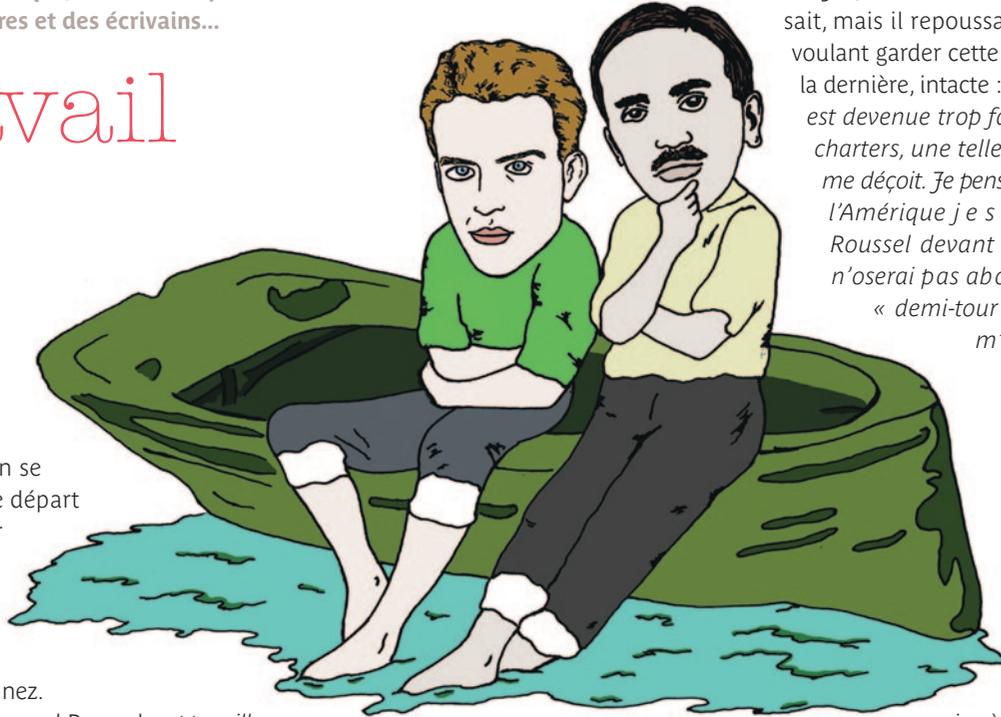
Chaque mois, retrouvez Géraldine Kosiak, en texte et en image, pour un regard singulier, graphique, tendre et impertinent sur l'univers des livres, des lectures et des écrivains...

Au travail

Détours et demi-tours

Comment écrire en voyageant, ou comment voyager en écrivant ? Par où commencer ? Rien n'est jamais comme on se l'imagine. La préparation et le départ d'un voyage peuvent s'avérer plus excitants que la réalité des lieux où l'on doit se rendre. À trop attendre d'être surpris, la déception pointe souvent le bout de son nez.

Hervé Guibert raconte que Raymond Roussel « *appareilla un jour sur une Caravelle qu'il avait lui-même affrétée, avec ses malles et une équipe de mousques très gaillards, en direction de ce continent sauvage dont il rêvait. Le voyage en mer dura des semaines, ils croisèrent des pélicans, des pingouins, des dauphins. Enfin, quand une terre vint à se détacher d'une nappe de brume, au bout de sa longue-vue, Roussel, capricieux avant même d'entendre le son des tam-tam et de déguster cette fameuse soupe de tapirs qu'on lui avait recommandée, se déclara déçu par l'Afrique, jeta l'instrument optique à la mer et vira de bord, ordonna que les lourdes voiles se gonflassent dans un vent contraire en direction de l'Europe.* »



Enfin, Raymond Roussel écrit *Impressions d'Afrique* sans avoir mis les pieds sur ce continent. En tout cas c'est ce qu'il dit. Faut-il le croire ? Enfant, Hervé Guibert rêvait d'Afrique et quand il eut l'occasion d'y aller, il fut bien déçu.

En 1980, c'est à l'Amérique qu'il pensait, mais il repoussait ce voyage, voulant garder cette part de rêve, la dernière, intacte : « *L'Amérique est devenue trop facile avec les charters, une telle accessibilité me déçoit. Je pense que devant l'Amérique je serai comme Roussel devant l'Afrique : je n'oserai pas aborder, je dirai « demi-tour », le voyage m'aura suffi, sa durée aura suffi pour que j'écrive, dans ma tête, mon voyage en Amérique. J'aurai trop peur d'être déçu, mais surtout de n'avoir plus rien à désirer.* »

Raymond Roussel explique dans son livre *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, publié en 1935 : « *J'ai beaucoup voyagé. Or, de tous ces voyages, je n'ai jamais rien tiré pour mes livres. Il m'a paru que la chose méritait d'être signalée tant elle montre clairement que chez moi l'imagination est tout.* »

Hervé Guibert
Articles intrépides
Gallimard

Raymond Roussel
Comment j'ai écrit certains de mes livres
L'imaginaire, Gallimard

SAMEDI MIDI ÉDITIONS

Tables d'hôtes - Petits coins de paradis en chambres d'hôtes collectif

Ce guide est une première puisqu'il recense plus de 400 adresses de tables d'hôtes en France, une prestation très recherchée par les clients de chambres d'hôtes qui trouvent là des moments de générosité et d'authenticité.



444 p., 20 €
ISBN 978-2-915928-22-8

SYMÉTRIE

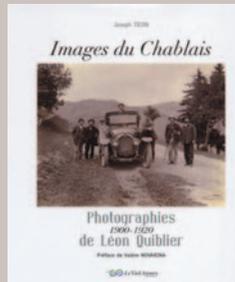
Lettres à Jean Cras « le fils de mon âme » de Henri Duparc ; Stéphane Topakian, prés. En 1901, le célèbre compositeur Henri Duparc prend sous son aile Jean Cras, un jeune marin musicien inconnu.

Au-delà de conseils musicaux, c'est sur ce que doit être à ses yeux un véritable artiste que Duparc éclairera son disciple.

192 p., 30 €
ISBN 978-2-914373-59-3

ÉDITIONS LE VIEIL ANNECY

Images du Chablais : Photographies de Léon Quiblier (1900-1920) de Joseph Ticon Préfacé par Valère Novarina, ce livre regroupe une sélection de photographies de Léon Quiblier (1861-1954), personnage annécien d'une grande érudition qui fut d'abord architecte puis



notamment conservateur du Musée du Chablais. Ces images aux multiples tonalités ont une grande force poétique au-delà de leur aspect documentaire. Des bêtes, des métiers, des familles d'antan, des scènes dont les légendes débusquent savamment les moindres petits détails.

À lire par les gens d'ici, mais aussi par ceux d'ailleurs, curieux de se plonger dans une réalité qui a depuis bien changé.

143 p., 30 €
ISBN 978-2-912008-35-0

REVUES

ENS ÉDITIONS, ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE DE LYON

Cahiers d'études hispaniques médiévales

Dans ce numéro, la linguistique est à l'honneur avec, notamment, un dossier sur les modifications linguistiques du castillan.

300 p., 32 €, ISSN 1779-4684



Autour de l'œuvre de Gérard Macé

Genre : littéraire

Un essai tout en douceur qui fait entendre les mots enchanteurs de l'un de nos grands poètes contemporains : Gérard Macé. Comme pour mieux le donner à lire.

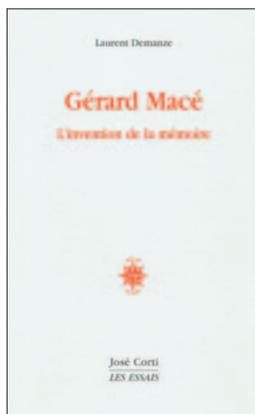
Ils sont de plus en plus rares les essais littéraires dignes de ce nom, qui pas trop embrassent une œuvre pour mieux êtreindre son auteur, faisant ainsi de leur sujet un peu plus qu'une étude : une véritable traversée du sens, où se mêlent avec bonheur le nécessaire besoin de savoir et le non moins impérieux désir de sauver.

Tel apparaît le beau livre que Laurent Demanze a consacré à Gérard Macé, qui sait nous ouvrir progressivement les portes d'une œuvre que l'on devine à la fois contemporaine et intemporelle, et qui s'écrit à l'écart des modes et des genres, sous des formes aussi diverses que le poème en prose, la biographie rêveuse ou encore la fiction érudite (voici quelques titres qui parlent déjà, dès avant les premiers mots de chaque texte : *Le Manteau de Fortuny*, *Colportage*, *Leçons de choses*, et, plus récemment, *Filles de la mémoire*). Accompagnant l'auteur dans sa quête d'une mémoire intime,

Demanze relève d'emblée tous les indices d'une histoire qui le conduisent jusque vers la faille originelle, un roman familial *su et tu* : la voix d'un père qui l'a marqué d'un manque (« *Mon père n'arrivait pas à dire son histoire, d'où mes empêchements sur le plan de la narration...* ») ; la voix de l'enfance, muette et pourtant toujours là, comme en sourdine ; la voix maternelle perdue-retrouvée. « *L'écriture [de Macé] est le lieu d'une parole soufflée, à la fois donnée et dérobée* », écrit très justement Laurent Demanze, comparant l'écrivain à un « *acteur condamné à répéter le langage des autres* ». Le reste de l'ouvrage suit naturellement sa pente, et l'auteur de l'essai son inclination : goût précis, et, par là, précieux, pour le chiffre d'un texte à la profondeur étendue.

C'est peu de dire que les livres de Gérard Macé ont à voir avec le mystère identitaire, ou encore l'énigme biographique, mais ne

nous y trompons pas : cette « *obscur matière* » ne « *rejaillit [que] par éclats* » dans les textes, elle se trouve disséminée autant que dissimulée (*La mémoire aime chasser dans le noir*, autre titre de Macé). Reste le sommeil léger de la phrase, et pourtant lourd de sens : une « *maison précaire où j'enfouis ce qui tombe* » dit le poète. Il faut alors tout le tact de Demanze pour réveiller la douceur d'une œuvre sans trop révéler sa douleur. Une discrétion toute littéraire, en somme. **R.-Y. R.**



Laurent Demanze
Gérard Macé.
L'invention de la mémoire
Éditions José Corti
162 p., 20 €
ISBN 978-2-7143-1006-4

On a pu aussi entendre Gérard Macé, avec la complicité de Laurent Demanze, une fin d'après-midi de janvier 2010 à la bibliothèque de l'ENS-LSH de Lyon, dans le cadre d'un nouveau cycle de rencontres avec des

écrivains : « De vive voix ». Prochain rendez-vous le 8 avril à 17h avec Pierre Senegès.

Yves Citton
Mythocratie. Storytelling et imaginaire de gauche
Éditions Amsterdam
221 p., 17 €
ISBN 978-2-35480-067-3



revue L'avenir culturel des villes

« *La ville durable ne saurait que faire une place de choix à son environnement artistique et culturel* », écrit Jean-Pierre Saez dans son introduction à la dernière livraison de *L'Observatoire*, revue de l'Observatoire des politiques culturelles situé à Grenoble. Ce numéro richement doté pose ainsi la question de « *La ville créative : concept marketing ou utopie mobilisatrice ?* » et propose d'interroger le « *nouveau dogme du développement des territoires* » que serait en passe de devenir la créativité. Une invitation à revisiter un certain nombre d'enjeux urbains à travers la présence culturelle et le dynamisme artistique, et la volonté de passer au crible de l'analyse critique les potentialités de cet investissement en termes de démocratie ou de compétitivité. **L. B.**

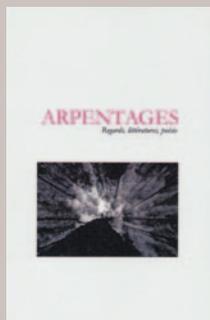
L'Observatoire
La revue des politiques culturelles
n°36 Hiver 2009-2010, 22 €
www.observatoire-culture.net

SCÈNES OBLIQUES

Arpentages

En écho à la résidence de deux auteurs étrangers dans le cadre du projet « Cairns », ce numéro évoque la traversée d'espaces humains à travers des questions d'origines, d'échanges et de paix.

98 p., 10 €, ISSN 1638-8356



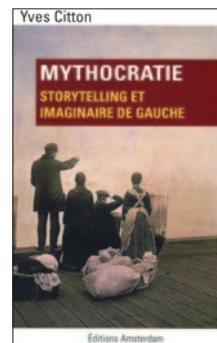
Sélection des nouveautés des éditeurs de Rhône-Alpes réalisée par Émilie Pellissier

La mythocratie selon Yves Citton

Alerte !

« Il faut se raconter des histoires » : telle est, à peu de choses près, la morale du dernier livre d'Yves Citton, un essai dense, rude, et même parfois un peu ardu, mais écrit dans une langue toujours vive, qui se propose de réfléchir sur la

forme de scénarisation que revêt la vie politique dans nos sociétés occidentales, particulièrement. Une scénarisation qui finit par gangréner les démocraties, tant elle véhicule des images imaginairement conformes et... réellement conformistes. Une scénarisation (de droite) qui n'est pas celle dont rêve Citton, on s'en doute. Et notre preux et vaillant chevalier philosophe d'enfourcher sa fine monture



dialectique et de partir à l'assaut de la bêt(ise) immonde, s'en remettant aux grands textes fondateurs (Spinoza, Tarde, Foucault), se permettant au passage une lecture très enlevée et ô combien instructive de *Jacques le Fataliste* de Diderot, pour finir par nous proposer une nouvelle donne du récit (de gauche), un « *virage vers Saturne* », selon sa

propre expression, qui emprunte quelques idées-force au musicien de jazz Sun Ra, lequel est l'inventeur du terme de « *mythocratie* ».

Un livre alerte et une pensée en alerte, qui sait croiser des savoirs divers (littérature, anthropologie, philosophie politique) pour mieux imaginer nos histoires de demain, sans avoir les « *yeux rivés sur l'autoroute de la croissance* ». **R.-Y. R.**

Au grand loin

L'année passée à même époque, sept cents lycéens saluaient l'entrée de Pascal Garnier sur la scène du Toboggan, à Décines. L'écrivain recevait dans un même sourire amusé l'ovation et le tout premier prix des lycéens et des apprentis. Ses jeunes lecteurs avaient reconnu en lui le talent de la générosité. Pascal Garnier nous a quittés le 5 mars 2010.

Cette générosité, elle était bien au chaud dans sa voix. Rauque, un reste de gouaille parisienne (« *D'après mes papiers, je suis né le 4 juillet 1949, à Paris, 14^e. Je ne m'en souviens plus, mais admettons.* »). Lors d'une rencontre avec des classes de première dans un lycée de Lyon, en 2009, les jeunes étaient sous le charme. Conquis par ce bonhomme qui ne venait pas leur donner de leçons. Ni d'écriture ni de vie : « *Vers quinze ans, l'Éducation nationale et moi, on a décidé de rompre d'un commun accord.* » Tout le monde a ri, puis souri de ce parcours chaotique qui a mené l'homme jusqu'à l'écriture, jusqu'à *L'Année sabbatique*, en 1986, chez P.O.L. Puis il y eut Fleuve Noir, Flammarion, Zulma. Dans cette dernière maison, il se sentait à sa place. On attend avec impatience la réédition de trois romans noirs (*La Place du mort*, *Les Insulaires* et *Trop près du bord*). En attendant, on relit le splendide *A26*, ressorti l'année dernière. Comme dirait Djian, ce gars-là avait du style.

« *Je n'ai jamais écrit pour être connu, mais c'est la seule combine que j'ai trouvée pour connaître les autres* », disait Pascal à ces mêmes lycéens. C'est vrai. Et c'est grâce à sa combine qu'on a eu la chance de le connaître. **Laurent Bonzon**



© R. Galland-gamma

Le grand ôteur

Avoir connu Pascal Garnier, qu'est-ce que cela signifie ? Avoir lu ses livres. Goûté sa cuisine. Touché sa peinture. Avoir rencontré un artiste complet et rempli de failles.

Pascal Garnier n'avait rien d'un donneur de leçons (trop bon écrivain pour cela). Reste que chacun de ses amis qui a pu apprécier sa cuisine a forcément fait des parallèles entre l'écriture du bonhomme et sa façon de se mettre aux fourneaux. Pas le genre à charger un plat de trop d'ingrédients. Toujours les justes proportions.

Il aimait à parler du « *nécessaire syndrome de Robinson Cruséo* ». « *T'es échoué, t'as plus rien, sinon quoi... un canif, deux coquillages, un bâton et une vieille boîte d'allumettes trempée... et c'est avec ça que tu vas faire quelque chose. Pas besoin de plus.* » C'est ainsi que ses meilleurs livres ont été écrits, avec un vocabulaire de 5 000 mots.

Dupe de rien, Pascal Garnier. Imperméable aux querelles de chapelles si fréquentes dans le milieu du polar... Un milieu dont il a toujours tenu à se démarquer même si il y comptait de solides amitiés (lui qui avait commencé à publier chez P.O.L avant de passer au Fleuve Noir pour finir chez Zulma, ne cessait d'affirmer qu'il écrivait des « *romans, non pas noirs, mais gris* »).

Il savait appuyer là où cela fait mal. Ou rire parfois. C'est à cela que l'on reconnaît une page de Pascal Garnier, à sa façon de nous placer devant cette alternative : doit-on en rire ou en pleurer ? Héritier de Calet et de Simenon (tout autant que de James Ensor et d'Otto Dix), cet auteur prolifique de livres maigres savait camper des personnages riches d'une force proportionnelle à leurs meurtrissures, bien qu'englués dans un quotidien navrant.

Pascal Garnier est mort. On n'a pas fini de parler de ses livres. Heureux ceux qui vont découvrir son œuvre. Heureux ceux qui vont la relire.

Frédéric Houdaer

Je me souviens...

Pascal avait ce don hors du commun, celui de transformer en souvenirs impérissables, des événements, réels ou non, tout à fait anodins.

Je me souviens de ce matin de novembre du côté des Avenières dans l'Isère où nous étions attendus dans une bibliothèque. Au sommet d'une côte, Pascal m'avait assuré avoir aperçu dans la brume du jour naissant, une vache sur le dos, les quatre pattes en l'air. Il me l'avait longuement décrite tout en s'apitoyant sur la condition des vaches dans le froid campagnard.

Lors de ce trajet où nous étions tous les deux, je me souviens quand il invectivait le GPS de mon Kangoo parce que « la voix » interrompait nos conversations. Il lui reprochait entre autre, son insupportable accent alsacien (sic).

Il s'emparait de l'ordinaire, du banal, de l'insignifiant, pour le rendre étonnant, surréaliste ou extraordinaire. L'âme humaine était son terrain de jeu et il savait en décrire la noirceur, la profondeur, avec une justesse rare.

L'homme m'a fait souvent rire, l'écrivain parfois pleurer, et il va me manquer.

Il me manque déjà... **Catherine Fradier**

Un hommage à Pascal Garnier est organisé dans le cadre de Quais du Polar, à Lyon, le 11 avril à 12h.

rétro

En phase

Comment faire entendre le fond d'un poème, des poèmes, de la poésie, les mots à peine plus hauts que les autres de Jean-Pierre Colombi par exemple, à qui l'on remet le Prix Kowalski 2009 pour *Les Choses dicibles* (Gallimard), en ce froid début de mars à la

Bibliothèque municipale de Lyon. Les présentations n'y peuvent mais, les citations n'y suffisent pas, les discours tournent court. Et puis vient Christine Boisson, elle s'approche lentement du livre, l'aborde, le respire d'abord puis l'effleure, visage d'ange qui tourne autour des pages, regard qui va loin dans l'ailleurs. Et alors sa voix avec les mots, une voix profonde,

juste la profondeur qu'il faut, pas la voix d'une comédienne, pas le trop de l'emphase, non, une voix en phase, une voix grave qui donne à voir toute l'intensité, ou l'immensité, secrète des poèmes de Colombi. Miracle des choses qui soudain sont (re)devenues dicibles. Et le texte s'est doucement retiré, « *lisible une seule fois comme l'écriture des vagues* ». **R.-Y. R.**

Livre & Lire : journal mensuel, supplément régional à Livres Hebdo et Livres de France, publié par l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation.

Directeur de la publication : Geneviève Dalbin

Rédacteur en chef : Laurent Bonzon

Assistante de rédaction : Marion Blangenois

Ont participé à ce numéro : Nicolas Blondeau, Daniel Bougnoux, Michel Boutin, Philippe-Jean Catinchi, Anne-Laure Cognet, Catherine Fradier, Philippe Fusaro, Catherine Goffaux-H., Frédéric Houdaer, Géraldine Kosiak, Danielle Maurel, Yann Nicol, Émilie Pellissier et Roger-Yves Roche. Remerciements à François Collet pour les photographies de Tanger.

Livre & Lire / Arald
25, rue Chazière - 69004 Lyon
tél. 04 78 39 58 87
fax 04 78 39 57 46
mél. livreetlire@arald.org
www.arald.org

Siège social / Arald
1, rue Jean-Jaurès - 74000 Annecy
tél. 04 50 51 64 63 - fax 04 50 51 82 05

Conception : Perluette
Impression : Imprimerie Ferréol (Imprim'Vert).
Livre & Lire est imprimé sur papier 100% recyclé avec des encres végétales
ISSN 1626-1331



nous écrire → → → →
livreetlire@arald.org